

Zeitschrift:	Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber:	Revue de Théologie et de Philosophie
Band:	34 (1901)
Heft:	6
Artikel:	Le principe de l'histoire du christianisme
Autor:	Chavan, A.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-379717

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PRINCIPE DE L'HISTOIRE DU CHRISTIANISME¹

PAR

A. CHAVAN

pasteur.

Messieurs,

En franchissant le seuil de cet auditoire, un souvenir s'est involontairement dressé devant mes yeux ; c'est celui des années que j'ai passées sur ces bancs où je vous vois aujourd'hui. Le confort n'en était guère supérieur à ce qu'il est à cette heure, c'étaient déjà ces vieux locaux tout imprégnés du parfum des siècles, et dans lesquels tant de générations d'étudiants et de professeurs, depuis Théodore de Bèze jusqu'à Vinet semblent avoir laissé quelque chose de leur esprit austère et de leur rigidité calviniste. Rien n'a changé depuis ce temps-là... c'est dire, j'ose à peine l'avouer, que ce temps n'est guère éloigné encore, et que c'est de ma part une bien grande audace de me présenter à vous dans les conditions actuelles ; c'est dire toute la reconnaissance que je dois au Département de l'instruction publique et à la Faculté pour cette marque de confiance ; c'est dire surtout que je viens ici non pas en maître, mais dans le but d'accomplir avec vous, messieurs les étudiants, un travail tout pratique et sans aucune prétention quelconque. Il s'agit simplement de préparer

¹ Leçon d'ouverture d'un cours sur l'histoire du christianisme (vue générale) professé à la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne.

en commun les examens auxquels vous êtes astreints légalement et de changer si possible ce roi des épouvantements en une heure de jouissance douce et de glorieux triomphe ;... il s'agit, pour nous éléver à un point de vue moins terre à terre, de vous mettre au courant, dans la mesure du possible, des derniers travaux de la science historique, et de préciser les notions traditionnelles que l'on apporte souvent à l'auditoire ; il s'agit avant tout de tracer le cadre dans lequel vous pourrez enchâsser, comme une pierre finement ciselée, les périodes traitées à fond par votre éminent professeur¹, et de vous rappeler les faits capitaux que tout pasteur instruit et même tout homme cultivé doit connaître. S'il nous est possible de joindre à tous ces résultats un développement plus grand de notre piété personnelle, nous en rendrons grâces à Dieu, sous le regard duquel nous travaillerons en cherchant dans les événements du passé l'œuvre d'un Père plein d'amour et des lumières précieuses pour notre vie spirituelle. Il ne s'agit donc nullement ici d'un enseignement « ex cathedra, » donné avec une autorité infaillible que je ne possède point, il s'agit de travailler ensemble en toute simplicité, et j'ose l'espérer en toute cordialité, dans l'esprit du Christ et avec le secours de Dieu.

D'ailleurs, messieurs, si les considérations d'âge ou de compétence que je viens de vous présenter ne suffisaient pas pour nous inculquer une prudente modestie, l'impression que l'on éprouve en se plaçant en face d'une tâche comme la nôtre serait bien faite pour nous imposer des sentiments semblables. Les questions abondent qu'il faut résoudre avant de s'engager dans les sentiers touffus de l'histoire. Les étudier à fond nous entraînerait au delà des limites que le temps nous impose. Vous me permettrez de vous en présenter seulement quelques-unes, les plus capitales, et de chercher à surmonter ces difficultés préliminaires avant d'aborder la caractéristique et l'étude générale des différentes périodes. Ce sera l'objet de cette première leçon.

¹ M. Dandiran.

* * *

Parmi les heures poignantes que le chrétien est appelé à traverser, il en est une particulièrement pénible et que tout croyant sincère a plus d'une fois connue, c'est celle du scepticisme et du doute. Messieurs, des heures semblables attendent également celui qui s'occupe de recherches scientifiques. En présence de tel ou tel résultat qui déroute ses prévisions les plus assurées, le savant a plus d'une fois la douleur de douter de ses méthodes, et même de la possibilité de la science. En face de la difficulté que l'on éprouve aujourd'hui plus que jamais peut-être, de connaître la manière dont se sont passés les faits contemporains les plus sûrs, qui ne s'est pas demandé si vraiment il était possible d'écrire l'histoire ? Songez combien il est difficile de raconter deux fois le même phénomène sans y changer quelques détails, sans y mêler inconsciemment peut-être des éléments qui n'ont d'autre source que notre imagination ; songez aux divergences considérables qui séparent le récit d'un même fait, raconté par différents témoins d'une égale bonne foi ; songez aux flots de contradiction et d'obscurité désespérante que la presse déverse sur les événements du jour, et vous comprendrez l'anxiété que l'on éprouve en face du monceau de documents que nous a livrés le passé. Car s'il est si difficile de juger les faits actuels, que sera-ce lorsqu'il s'agira d'un passé vieux de quinze ou vingt siècles ? Songez que l'histoire scientifique et le souci de la vérité objective sont d'invention tout à fait moderne, et que la notion de la propriété littéraire est relativement récente ; songez qu'aux premiers temps de notre ère, on ne se faisait aucun scrupule d'embellir et d'arranger l'histoire en puisant dans une imagination plus fertile que délicate. On n'ose réfléchir à la valeur probable des documents qui nous sont parvenus, sans être tenté de déposer sa plume, d'interrompre ses recherches, en répétant avec amer-tume : Il n'y a pas d'histoire.

Messieurs, nous ne pousserons pas le scepticisme jusqu'ici. Ces raisons ne valent en somme que pour le détail des

événements historiques. Ce détail sans doute serait fort utile à connaître, pour l'historien surtout, il entourerait le fait lui-même d'une lumière précieuse, il serait souvent nécessaire pour marquer une nuance et préciser une appréciation, mais l'histoire elle-même ne le relèverait pas. Utile pour servir de base à un jugement général, il serait considéré comme indigne de passer à la postérité. Les grandes lignes sont déjà si complexes et si nombreuses qu'elles suffisent à former la trame de l'histoire. D'ailleurs, si bien des détails nous font défaut, cette lacune est richement compensée par la distance à laquelle nous sommes des événements, d'où résulte la possibilité pour nous d'en suivre longuement les conséquences et d'en calculer la portée par leurs résultats. Sans doute, il faut alors faire usage de son imagination, mais en histoire il est impossible de se soustraire à cette nécessité ; comme le mathématicien, qui de trois points donnés retrouve une circonference, il nous faut aussi partir des faits capitaux pour en déduire la physionomie d'une époque. Or ces faits capitaux nous sont connus ; ils sont restés dans les annales humaines. Les documents laissés par les siècles sont assez nombreux pour que leur étude comparative mette en relief les grands phénomènes de l'histoire, et rende possible une connaissance non pas complète sans doute, mais suffisante du passé. Il restera bien des lacunes, c'est certain, bien des appréciations erronées, c'est possible, mais la direction générale de l'évolution ne nous échappera point, nous saurons reconnaître où Dieu conduit la race humaine, et en déduire le but vers lequel nous devons marcher. Ce seul résultat suffirait déjà, croyons-nous, à légitimer malgré ses imperfections inévitables, l'étude de l'histoire. En tout cas, la matière historique à nous connue est plus que suffisante pour le but que nous nous proposons, et si cette crainte préliminaire avait pu nous arrêter au premier abord, nous pouvons la dissiper sans inquiétude, pour en aborder de plus sérieuses et de plus graves.

* * *

Ces difficultés dont nous avons à parler d'une manière plus approfondie, sont spéciales à l'histoire du christianisme. L'histoire profane ne les rencontre pas, du moins pas sous la même forme. Elle n'a pas eu à subir dans une aussi accablante mesure les violences du parti pris, du jugement préconçu, et surtout des méthodes imposées par une conception autoritaire de son objet ; elle a pu par conséquent arriver de bonne heure à une objectivité que l'histoire ecclésiastique n'a conquise que fort tard. — Mais toucher aux questions religieuses, c'était porter la main sur une arche sainte, qui ne souffrait que la vénération la plus profonde et le respect le plus absolu. Il existait une conception officielle, ecclésiastique, orthodoxe de l'histoire, et malheur au savant qui par ses recherches indiscrettes serait arrivé à des résultats contraires. L'Eglise seule avait le droit d'enseigner sa propre histoire, devenue un dogme tout aussi sacré que les autres. L'exposé des faits que les siècles ont vu se dérouler, c'était la légitimation des prétentions actuelles de l'Eglise ; l'histoire servait à prouver l'enchaînement immédiat qui la reliait à ses origines et à son fondateur, elle servait à montrer entre Jésus-Christ et le pape de l'époque une filiation directe au nom de laquelle on imposait comme étant de droit divin la domination universelle de l'Eglise ; elle servait à démontrer que la vérité s'était maintenue immuable au sein du catholicisme, et que seule au milieu des innombrables hérésies qui fourmillaient à ses pieds, l'Eglise était restée fidèle à son chef et par conséquent dépositaire des grâces divines.

Dans ces conditions-là, messieurs, vous comprenez qu'il n'y a pas d'histoire sérieusement possible. Vous ne vous étonnerez pas d'ailleurs que de tels ouvrages soient fort peu nombreux. Le terrain était trop dangereux pour s'y aventurer à la légère. Un ancien écrivain avait abordé le sujet avec une ampleur magistrale pour l'époque, c'était *Eusèbe de Césarée* ; partant de la conception dualiste qui a régné longtemps après lui, il a soigneusement établi la séparation absolue

entre la vérité et l'erreur, il a relevé avec soin le nom, la filiation, l'histoire des fidèles et cloué au pilori les hérétiques et les novateurs, il a dressé la colonne de la vraie doctrine en face des innovations humaines, et décrit cette bataille grandiose entre Dieu et le Diable jusqu'au moment où, grâce à l'empereur Constantin, cette lutte se termine par la victoire éclatante de la vérité. A cette œuvre capitale, l'Eglise n'avait rien à retoucher, les historiens subséquents se sont contentés de la poursuivre sans changer de méthode, ou d'y joindre simplement des annales sans portée philosophique ni appréciation des faits. — La Réforme du seizième siècle, qui a secoué tant de jougs, aura-t-elle réussi à se débarrasser également de celui-là ? Elle l'a cru peut-être,... en tous cas elle ne l'a pas fait. Elle n'a su l'arracher de son cou que pour le reprendre immédiatement après. Elle en a changé la position, elle l'a retourné,... elle ne lui a rien enlevé de son poids. En face du dualisme catholique elle a posé le dualisme protestant. Tout en étant l'opposé l'un de l'autre, les deux points de vue sont restés absolument pareils. Dieu et le Diable n'ont fait que changer de camp. L'Eglise catholique et la papauté, d'après les *Centuries de Magdebourg*, sont l'œuvre du démon, la vérité longtemps étouffée, voilée par cette grande parenthèse de tant de siècles, à peine conservée par quelques témoins isolés, a reparu dans tout son éclat au sein des Eglises protestantes. Ces dernières sont l'image fidèle de l'Eglise primitive, et par conséquent les seules dépositaires du christianisme véritable.

A la base de ces deux conceptions identiques, nous trouvons une erreur fondamentale, qui n'a pas encore totalement disparu de nos milieux chrétiens et dont vous me permettrez de dire ici quelques mots. Pour plus de clarté nous y distinguerons trois formes essentielles.

La plus grossière est celle qui a disparu la première. Chaque parti religieux s'imaginait *être la copie exacte de l'Eglise* telle que Jésus l'avait fondée. Lui seul n'avait pas varié, les autres seuls avaient changé. Il fallait une singulière naïveté historique, ou un parti pris profondément enraciné

pour affirmer un tel immobilisme dans l'histoire; il nous semble aujourd'hui incroyable que l'Eglise catholique affirme son identité avec le christianisme des origines, et que chaque secte protestante ait cru de bonne foi recommencer l'histoire au point où elle en était il y a dix-neuf siècles. Il est pourtant de toute évidence que l'histoire ne revient pas en arrière; l'histoire ne se refait pas; tandis que les conditions politiques et sociales se transforment du tout au tout, la situation religieuse ne peut rester identique. Chose inouïe, il a fallu la crise du rationalisme au dix-huitième siècle pour arracher enfin cet épais bandeau et montrer aux regards désabusés la distance parcourue par toutes les Eglises sans aucune exception quelconque. Après avoir secoué le joug des confessions de foi rigides de la scolastique protestante, les rationalistes ont fouillé les archives des siècles, et ils ont détruit par les faits une illusion tant de fois séculaire. Ils ont brisé le principe d'identité par lequel on prétendait ajuster en un tout sans suture l'Eglise apostolique et telle forme de l'Eglise actuelle. Ils sont allés plus loin, trop loin, comme toute réaction ne manque pas de le faire; ils ont brisé même la chaîne qui lie entre eux les événements de l'histoire, ils n'ont vu dans le passé qu'une accumulation de faits apparaissant au hasard, vaste fantasmagorie d'événements divers, dans lesquels il est impossible de voir une pensée directrice, un principe quelconque. C'était l'impression que devait produire le premier contact sérieux avec la multitude des sources. Comme Héraclite en face d'une nature dont il ne pouvait encore entrevoir que la diversité, Semler en face de l'histoire et de ses archives semble s'écrier à son tour: *παντα ρε*, tout coule, tout s'efface, rien ne reste, le seul principe de l'histoire c'est la diversité.

Semler avait passé les bornes, mais il avait brisé la première entrave. Schleiermacher brisa la seconde. Si le christianisme avait été considéré comme immuable, c'est qu'on l'avait *identifié à une somme de vérités*, de connaissances, et emprisonné dans les liens de l'intellectualisme. Sans doute, on avait été incapable malgré bien des tentatives proclamées

tour à tour victorieuses, de dire quelles étaient ces vérités et même d'en indiquer la source. Ni le siège de Rome, ni la Bible n'en avaient jamais fourni la liste exacte et toujours pareille. Il y avait là une seconde forme de l'illusion capitale dont nous avons parlé tout à l'heure. Schleiermacher l'a détruite jusqu'à la racine; il a ramené la foi de l'intelligence au cœur; il en a fait un sentiment et non plus une idée; et du même coup il a brisé l'étroitesse confessionnelle qui avait jusque-là dominé les esprits. Or, si la religion n'était plus qu'un sentiment intérieur, les anciennes distinctions entre la vérité et l'erreur perdaient leur raison d'être; ce sentiment intime devenait l'essentiel, les confessions de foi n'en étaient plus que la traduction en langage philosophique, les dogmes n'étaient plus que les mots, la langue, l'expression, le moyen de communication de ce sentiment fondamental. Leur infailibilité était brisée, il était permis de constater leurs variations sans encourir le reproche de sacrilège, la seconde barrière était renversée, l'histoire était désormais possible.

Il ne restait plus qu'à briser une dernière entrave. Il fallait détruire l'illusion persistante par laquelle on considérait encore le domaine religieux *comme un domaine à part* dans l'activité humaine. Il semblait que l'historien ecclésiastique était transporté sur un terrain particulier, régi par des lois spéciales. Il aurait cru manquer à son devoir en étudiant la Bible d'après les règles ordinaires des recherches historiques; il n'osait employer à la critique des faits chrétiens les méthodes si fécondes des sciences profanes; en entrant sur la terre du miracle et du merveilleux il déchaussait les souliers de ses pieds, et marchait avec d'autres critères, d'autres procédés, d'autres sentiments sur ce sol sacré et tout à fait à part. Cette troisième forme de l'illusion qui a si longtemps paralysé l'histoire tomba d'elle-même lorsque les deux premières eurent succombé. Cette dernière attache n'eut pas même besoin d'être brisée. Elle se dénoua d'elle-même sous l'effort de la théologie scientifique, et dès lors la notion moderne de l'histoire est créée, les entraves qui l'avaient si souvent arrêtée n'existent plus, et l'essor magnifique des

études historiques au dix-neuvième siècle, leurs résultats féconds dans tous les domaines qui touchent à la foi, montrent mieux que toutes les considérations théoriques les bienfaits accomplis par ceux qui ont enfin ouvert les yeux des théologiens et arraché le bandeau triplement épais qui les maintenait encore dans la nuit.

* * *

Messieurs, nous avons écarté tout d'abord en quelques mots une difficulté fondamentale de l'histoire en général. Nous avons ensuite montré comment nos devanciers ont réussi à vaincre la difficulté spéciale à l'histoire du christianisme, au point de vue extérieur, et renversé les illusions qui rendaient impossible son élaboration scientifique et impartiale. Il nous faut maintenant aller un peu plus au fond des choses, et aborder quelques-unes des difficultés *intérieures* qui subsistent encore aujourd'hui, et dont la solution n'est pas encore définitive. Nous n'avons pas la prétention de les trancher, mais peut-être nous sera-t-il permis d'indiquer dans quelle direction il nous semble que la vérité doit être cherchée.

Tout à l'heure, nous avons fait un mérite à la théologie scientifique d'avoir replacé l'histoire du christianisme dans le cadre général des sciences humaines, et de lui avoir appliqué les méthodes en usage dans d'autres branches des recherches savantes. Il est pourtant un point sur lequel cette assimilation ne peut être absolue. L'histoire universelle n'est qu'une section déterminée d'une ligne doublement infinie, dont les débuts se perdent dans la nuit des temps, et dont la fin reste enveloppée dans les ténèbres de l'avenir. Dans l'histoire du christianisme, les conditions sont différentes. Nous possédons un point de départ précis ; le grand fleuve a une source déterminée. Il en résulte que les deux questions fondamentales sur lesquelles il faut se faire une opinion avant d'entrer en matière sont les suivantes: *Quel est dans son essence intime ce point de départ, le germe de tout le développement subséquent?* et d'autre part: *Quelle est la loi qui*

préside aux modifications que ce germe a subies dans l'évolution dix-neuf fois séculaire qui l'a apporté jusqu'à nous?

Ce qui rendra toujours la solution de ces deux questions difficile, c'est qu'elles forment l'une et l'autre un cercle vicieux. La question de l'essence du christianisme est en effet singulièrement complexe. Chaque époque et chaque parti religieux l'a résolue à sa manière. Il semble à première vue qu'il n'y ait qu'à consulter la tradition ou l'Ecriture pour obtenir une réponse satisfaisante; mais la tradition incarnée dans l'Eglise et dans le pape infaillible donne une solution manifestement différente de la vérité historique, tandis que d'autre part la Bible est une carrière singulièrement riche en matériaux divers et d'où les conceptions les plus opposées ont été successivement extraites. Même parmi ceux qui l'ont étudiée à l'aide des méthodes scientifiques les plus rigoureuses, l'accord est loin d'être complet, et les nombreuses « Vies de Jésus » que le siècle dernier a vu éclore sont loin de nous mettre en présence du même personnage. Au point où en sont aujourd'hui ces recherches, il semble de plus en plus évident qu'à elles seules les sources les meilleures ne suffisent pas à trancher la question. A la méthode expérimentale pure, il faut donc joindre la méthode inductive; les lacunes des documents évangéliques ne nous permettant pas de connaître à fond l'époque des origines chrétiennes, il faut descendre de siècle en siècle, suivre dans ses développements la marche de ce principe insaisissable, recueillir avec soin tous les indices, fixer les lignes principales et les faire converger vers le centre commun de leurs origines. La science historique, semblable à une puissante lentille, va recueillir les rayons des siècles, et les dirigeant tous sur les premières années de notre ère, y chercher le foyer et y faire jaillir une éblouissante lumière. Mais hélas, c'est ici qu'apparaît le vice inévitable de la méthode. S'il est impossible de connaître le point de départ sans une appréciation exacte de la marche suivie, il est impossible également de saisir cette marche sans en connaître le point de départ. Pour bien comprendre le chêne, il faut avoir compris le gland, et pour savoir ce que

contient le gland, il faut avoir vu tout le chêne. Tant que l'histoire n'aura pas épuisé toutes les manifestations possibles de l'idée chrétienne, il faudra donc nous contenter d'une définition provisoire de son essence. Il faudra coordonner toutes ses réalisations à nous connues, et nous servir des quelques points acquis pour tracer une courbe toujours susceptible de révision, et calculer un foyer toujours sujet à déplacement nouveau. Notre théorie actuelle ne pourra donc être que la synthèse des formes que le christianisme a revêtues jusqu'à nos jours. Peut-être ses formes à venir confirmeront-elles la conception présente, peut-être les nouveaux points acquis tomberont-ils précisément sur la courbe aujourd'hui construite; mais peut-être tomberont-ils en dehors; alors ils feront éclater la théorie actuelle, et forceront les théologiens de l'avenir à recommencer sur ces bases bouleversées un édifice nouveau.

La même difficulté nous arrête lorsque nous essayons de démêler dans le fouillis des événements historiques *la loi* qui préside à cet immense développement. Cette loi existe; nous l'affirmons par un acte de foi que la constitution même de notre esprit nous impose et que l'expérience nous paraît confirmer. Il nous est impossible de nous ranger à l'opinion de Semler et des rationalistes, suivant lesquels la seule loi de l'histoire n'est que la négation de toute loi. D'instinct nous cherchons l'ordre, la filiation régulière, l'enchaînement historique. Or ici encore le même cercle vicieux se présente. Qu'est-ce que la loi? C'est une conception purement subjective de notre esprit. C'est une circonférence construite avec trois points connus, sans qu'il soit possible de savoir si le quatrième point (que l'on cherche) confirmera ou brisera la ligne. C'est la généralisation de quelques expériences bien incomplètes. Pour proclamer immuable telle ou telle loi déterminée, il faudrait avoir épuisé tous les cas particuliers de l'expérience, et comme nous n'y parviendrons jamais, la loi définie sera toujours provisoirement formulée, et nous éprouverons toujours l'impression pénible d'une disparate entre notre sens intime qui nous affirme son existence, et

notre esprit incapable de la fixer avec une précision définitive. D'autre part, il nous faut la loi pour bien comprendre chaque fait isolé, lui donner sa vraie importance, le mettre à sa véritable place. Sans une conception, si provisoire soit-elle, du mouvement général, il est difficile de ne pas tomber dans des erreurs considérables en étudiant les faits particuliers. Ici comme tout à l'heure, la contradiction est évidente; l'élément subjectif jouera donc un rôle énorme, et voilà pourquoi nous ne possédons pas plus une histoire définitive qu'une conception du Christ définitive; voilà pourquoi à côté de tant de vies de Jésus, il y a tant d'histoires du christianisme, conçues à des points de vue divers, et aboutissant à des conclusions inconciliables. Cette double difficulté sans doute ira s'atténuant toujours davantage, à mesure que les expériences du passé seront mieux connues et que des expériences nouvelles s'ajouteront aux anciennes. Mais à l'heure actuelle ce double élément n'est pas assez puissant encore pour nous permettre sur ces questions capitales des affirmations absolues. C'est donc à titre d'essai, simplement, que nous allons tenter d'exposer à ce sujet notre manière de voir.

* * *

Commençons par la seconde de ces questions et réservons pour terminer la plus capitale. Quelle est la loi de l'histoire du christianisme?

Plusieurs opinions ont été soutenues à ce sujet. Nous en relèverons deux qui nous paraissent avoir embrassé chacune l'une des faces de la question. La première en date, réaction contre l'atomisme de Semler, a donné lieu à la méthode pragmatique dont Plank fut le représentant le plus parfait. La clef du mouvement historique était cherchée dans les circonstances extérieures au milieu desquelles le christianisme s'était développé. Le caractère des différents personnages surtout avait eu une influence capitale sur la direction des choses. Ces causes extérieures, individuelles, fortuites en définitive, devenaient ainsi le grand ressort de l'histoire. Quant à chercher un principe intérieur et fondamental à la base des

faits dont ils seraient les manifestations multiples, on n'y songeait pas encore. La philosophie idéaliste, celle de Hegel en particulier, devait porter toute l'attention des historiens sur cette face des choses. L'évolutionnisme, qui est à la base du système, fut appliqué à l'histoire, et la sagacité des savants s'ingénia pour retrouver dans le mouvement chrétien la thèse, l'antithèse et la synthèse hégéliennes. Cette fois-ci tout l'intérêt passait des conditions extérieures aux conditions internes de l'évolution ; le point initial étant donné, le développement devait se faire suivant la loi qu'on s'efforçait de retrouver dans tous les domaines ; les circonstances externes devenaient accessoires ; l'évolution était fatale ; il semblait qu'une connaissance exacte de son principe aurait permis à un penseur habile de reconstruire à priori tout le développement qui s'est réalisé en fait. C'est le point de vue illustré avec éclat par Baur et qui a plus d'une fois entraîné les historiens à des appréciations erronées, violences bien inconscientes sans doute, destinées à faire rentrer coûte que coûte les faits historiques dans ce cadre idéal et souvent imaginaire.

En fait, messieurs, il nous paraît que la loi du développement historique du christianisme est beaucoup plus complexe. Nous nous servirions volontiers pour la caractériser du mot « évolution » si les abus qu'on a faits de ce terme ne lui avaient pas donné un sens auquel il nous est impossible de souscrire dans le cas particulier. Si ce vocable doit éveiller l'idée d'un épanouissement rigide, absolu, s'accomplissant dans une direction unique et immuable au mépris de toute influence extérieure, nous ne pouvons l'employer ici. Sans doute, il y a évolution, dans ce sens qu'au début de l'histoire qui nous occupe une force, une impulsion initiale a été jetée dans le monde, un germe a été semé, un principe a été déposé, qui dès lors s'est répandu dans les milieux les plus divers, y a produit des manifestations multiples, y a déployé des énergies variées, revêtant tour à tour les formes les plus disparates. Sans doute, au milieu des transformations successives, il est toujours resté un principe de vie, une base fondamentale, et c'est le mérite de l'école de Tubingue d'avoir

insisté sur ce côté de la question. Mais nous affirmons que ce développement n'est pas fatal. Il nous paraît mille fois plus touffu que ne le pensaient Baur et son école. Des influences infiniment variées ont dévié, hâté, retardé, modifié la suite régulière des phénomènes. Essayons d'en relever les éléments capitaux.

Voici tout d'abord la principale, celle *du sol* sur lequel la divine semence a été répandue. Jetée tout d'abord sur la terre gréco-romaine, elle y a produit une floraison intellectuelle d'une immense richesse ; coulant quelques siècles plus tard sur le sol barbare occupé par les nations germaniques, elle a développé la puissante frondaison de l'*édifice romain* ; partout l'idée chrétienne restait la même sans doute, mais plongeant dans ces terrains divers ses racines profondes, elle y puisait des éléments nombreux qu'elle incorporait à sa nature, tout en s'adaptant elle-même à ses conditions nouvelles. Et sur chacun de ces terrains divers, les *événements politiques* ont à leur tour joué un rôle considérable. Il suffit de rappeler dans quelle mesure le mouvement de l'histoire chrétienne a été influencé par les luttes du bas empire, les invasions barbares, les ambitions germaniques en conflit avec Rome, et plus tard les intérêts des princes protecteurs de la Réformation. Enfin, dans un cercle plus restreint, notons les *influences personnelles* relevées par les pragmaticiens. L'homme avec ses contradictions et ses passions, ses faiblesses et ses audaces, son ambition parfois sans bornes, ses désirs du bien parfois mal éclairés, ici les débiles que le courant emporte, ailleurs les puissants qui le canalisent : tous ces éléments multiples sont certainement un facteur réel, considérable, et dont il faut tenir compte. Pour le dire d'un mot, l'*évolution chrétienne s'est coulée le long de l'évolution générale* de notre race, elle en a suivi tous les progrès et les reculs, tous les replis et toutes les sinuosités ; elle en a subi l'influence profonde, il n'est pas de modification politique ou sociale, littéraire ou artistique qui n'ait eu son contre-coup sur le développement du christianisme et n'ait provoqué l'éclosion de formes nouvelles. D'autre part, elle a exercé

également une action décisive sur cette évolution générale, elle l'a plus d'une fois imprégnée d'un esprit nouveau, poussée dans une direction particulière, elle en a été l'un des facteurs dont l'importance est de plus en plus reconnue. Il y eut donc action et réaction réciproques. De sorte que le mouvement historique est d'une complexité extrême, quoique dans l'enchevêtrement des causes générales ou spéciales, il nous soit impossible de méconnaître le grand fil d'or qui en fait l'unité essentielle.

Luther déjà, dans son langage souvent peu raffiné, compare l'humanité dans sa marche à un homme en état d'ivresse et qui rentre chez lui en suivant une ligne aux sinuosités inquiétantes, se jetant à droite, puis à gauche, tantôt ralentissant son pas alourdi, tantôt précipitant sa course chancelante, reculant pour avancer encore, et finissant malgré tout par arriver au but. D'autres ont employé la comparaison plus poétique d'une rivière, au cours sinueux et difficile ; tantôt elle coule sur un terrain plat, où elle s'épanouit en mares peu profondes, tantôt elle se précipite en tumulte dans des gorges où elle bouillonne, ici un affluent bourbeux vient souiller ses eaux pures, ailleurs elle se perd dans un sol qui l'absorbe et semble la détruire.

De ces deux comparaisons, nous ne voulons retenir qu'une chose, c'est que soit l'homme, soit le fleuve, arriveront au terme de leur course. Quelles que soient les sinuosités de sa marche, la rivière est entraînée par une pente fatale ; que le trajet soit plus long, qu'il soit plus court, peu importe ; le fleuve ne manquera pas de se déverser à la mer. Et nous pouvons affirmer que l'évolution chrétienne s'opère dans des conditions analogues. Elle ne suit pas un cours régulier sans doute, chaque fois qu'un progrès dans le développement général du monde lui ouvre une porte nouvelle, elle se précipite sur ce terrain plus propice et y produit une floraison de manifestations encore inconnues ; mais au milieu de tous ces retards et ces reculs, le progrès général s'accomplit, le règne de Dieu s'avance, le principe chrétien s'épanouit et le résultat final s'approche.

S'il n'a pas été atteint depuis longtemps déjà, cela tient au caractère particulier du milieu dans lequel le christianisme poursuit sa réalisation. Ce milieu n'est pas inerte, il est vivant, surtout il est libre. C'est l'homme, c'est l'humanité. Il a lui aussi sa volonté particulière ; il se débat, il se défend, comme il concourt et collabore ; il est capable par la singulière puissance de sa personnalité de modifier ou de dévier les mouvements de l'histoire. Sans doute, ce pouvoir n'est pas sans limites, il est des bornes qu'il ne peut franchir sans se détruire et cesser dès lors d'être un obstacle ; sa route est large, mais elle est bordée de deux murs dont la résistance est supérieure à ses efforts ; c'est dire que quelle que soit l'attitude de l'homme en face de la volonté divine, cette volonté s'accomplira ; la résistance ou la docilité humaine ne feront que hâter ou retarder le jour où le but sera conquis. Souvent même ces résistances ne seront qu'un puissant levier d'action ; les persécutions ont profité à l'évolution chrétienne plus que la soumission aveugle des peuples catholiques. Ce n'est qu'une question de temps, et nous savons que le temps ne compte pas pour Dieu. Mais quoi qu'il puisse arriver, son royaume s'établira.

C'est cette volonté immuable, réalisée en Jésus-Christ comme elle doit se réaliser dans le monde, qui fait la puissante unité de l'histoire du christianisme. C'est cette volonté suprême qui en est le principe moteur, la puissance d'évolution sans cesse renaissante. Si elle régnait seule, cette histoire serait courte et simple, droite et continue. Et si cette unité est brisée par la multiplicité des réalisations souvent contradictoires, si la ligne droite est devenue sinuuse et mille fois ramifiée, c'est l'effet de la volonté de l'homme. Voilà pourquoi cette volonté de Dieu ne s'accomplit qu'au milieu de tant de difficultés et de fluctuations tristement douloureuses ; voilà pourquoi le déploiement du principe chrétien nous apparaît comme une lutte acharnée ; voilà la source de toutes les déviations, de toutes les conceptions erronées ; voilà la base de tant d'édifices dogmatiques et ecclésiastiques dont Jésus n'aurait jamais scellé la moindre pierre ; voilà l'origine de tant de dé-

veloppements qui n'ont été que des chemins de perdition et de mort. Si l'histoire du christianisme se traîne pendant tant de siècles dans le sang des persécutions et des guerres religieuses, si d'âge en âge nous voyons passer l'œuvre du Christ mutilée ou affublée d'oripeaux bizarres, traînant après elle des cadavres, à la sinistre lueur des bûchers, c'est la volonté humaine qui seule en est cause. Dieu ne l'a pas voulu. C'est l'usage et l'abus du don le plus précieux fait à la créature, la liberté.

Ainsi comprise, messieurs, l'histoire du christianisme nous apparaît comme l'œuvre simultanée de deux volontés, la collaboration ou la lutte des deux seuls êtres libres de notre monde. La volonté salutaire de Dieu, se réalisant avec ou malgré la volonté de l'homme, telle est en définitive la loi fondamentale, la clef de tout le développement historique de la religion chrétienne. Et cette solution n'est que l'une des applications particulières d'un principe plus général, celui d'après lequel il n'y a pas d'autre loi sur la terre que la volonté personnelle ; les lois de la nature physique et inanimée, celle des astres comme celle des atomes, ne sont pas autre chose que les manifestations actuelles de la volonté de Dieu, la façon dont Dieu agit depuis que nous observons la marche des choses. Les lois du monde moral sont les volontés particulières et libres de chaque être moral. Il n'y a pas d'autre puissance au ciel et sur la terre que l'usage de la liberté, absolue en Celui que Charles Secrétan a défini par le terme de Liberté, relative chez les êtres auxquels Dieu a départi la mesure de liberté compatible avec l'accomplissement de sa volonté immuable. Toutes les lois à nous connues trouvent ainsi leur synthèse dans la loi de liberté ; et de cette loi suprême nous pouvons facilement redescendre à celle dont nous avons fait le principe de notre histoire religieuse : *La volonté libre et absolue de Dieu, conditionnée dans les formes de son accomplissement par la volonté et la liberté relatives de l'homme.*

* * *

Messieurs, nous avons essayé de découvrir la loi de l'évolution. Il ne nous reste plus qu'à nous demander rapidement *quel est le principe même qui évolue*, sous la double influence de la volonté divine et de la volonté humaine.

Si nous procémons par élimination, il est tout un immense domaine que nous exclurons immédiatement du champ de nos recherches. Ce principe dont la nature intime nous échappe encore, ne sera ni une civilisation ni une science. Il faudra donc limiter nos investigations au domaine purement religieux. Mais là encore, il y a bien des distinctions à faire. Il est une foule d'éléments religieux que l'on a trop souvent confondus avec la religion elle-même. S'agira-t-il, dans le cas particulier, de voir l'essence du christianisme dans un culte ou des formes prétendues parfaites ? Non certes ; car elles peuvent subsister, être régulièrement pratiquées, sans recouvrir la moindre étincelle de religion véritable. Nous arrêterons-nous donc à une Eglise, même infaillible dans son chef et instituée de Dieu dans son organisation ? Non, car elle n'est trop souvent qu'un magnifique édifice dont la vie s'est retirée, une majestueuse pyramide abritant un cadavre. Chercherons-nous le principe chrétien dans une doctrine particulière, ou même dans le dogme en général ? Pas davantage. Les formules orthodoxes et rigoureuses du symbole d'Athanaïs ou de la scolastique protestante furent souvent répétées sans que le cœur, la vie, la foi y fussent intéressés en aucune mesure.

Tous ces éléments ne peuvent être considérés comme des germes d'évolution, parce qu'en fait, ils n'ont jamais évolué. Il n'est pas juste, rigoureusement parlant, de discuter l'évolution de l'Eglise, ou l'évolution du dogme. Le culte, l'organisation ecclésiastique, les confessions de foi, ne sont que des formes, et pas autre chose ; ce sont les manifestations extérieures d'un principe interne et caché. Ces formes ne sont pas plus sorties l'une de l'autre que les branches d'un arbre ; elles se superposent dans l'échafaudage des siècles

comme les expressions diverses et successives d'un élément intérieur qui seul évolue ; ce sont des rameaux dérivés d'un tronc commun, qui seul s'élève vers les cieux. Gardons-nous de prendre ces frondaisons multiples pour la tige même qui les supporte. Sous les formes du culte, ou sous le langage philosophique de la pensée chrétienne, cherchons le principe de vie qui seul en est la raison d'être, et sans lequel ils ne sont plus que des branches mortes et des rameaux desséchés.

Et pour cela, ne considérons pas le christianisme isolément, mais étudions-le dans l'ensemble des religions humaines. Ce qui fait l'unité, la base de toutes ces manifestations innombrables, c'est, nous semble-t-il, un irrésistible élan de l'âme vers l'être supérieur qu'elle pressent au-dessus d'elle. Au fond, cet élan intérieur est le seul caractère distinctif de l'être humain dans l'échelle des vivants. Toutes les autres différences sont purement relatives. Celle-là seule est absolue. L'homme est le premier être qui sur la terre soit arrivé à un degré de développement suffisant pour sentir la présence de Dieu et pour chercher à entrer en relation avec lui. Cet effort pour le chercher et le servir, c'est la religion. Dès son apparition sur la terre, l'homme a élevé les yeux vers le ciel, et dès ce premier appel de sa créature, le Créateur a répondu. Il a répondu comme il pouvait le faire, en s'adressant à un être inférieur et grossier, aux conceptions religieuses rudimentaires ; mais dès le jour où cette relation s'est établie, l'homme était né, et la religion était fondée.

Nous ne suivrons pas l'histoire de cette révélation toujours plus intime à mesure que l'humanité se développait davantage. Notons seulement que l'apparition de Christ a marqué le point culminant de cette ascension progressive. En Christ, la tige de ce grand arbre dont les religions diverses furent les branches plus ou moins développées, cette tige a touché au ciel même, l'étincelle a jailli, la lumière s'est faite, la communion s'est établie aussi profonde qu'il était possible de la rêver. Christ a été le Fils de Dieu ; par lui, la connaissance définitive et l'amour infini de Dieu sont descendus au sein de l'humanité, par lui l'humanité peut monter jusqu'à Dieu

et entrer dans une relation personnelle et filiale avec son Père céleste. Christ a donc réalisé dans toute sa plénitude l'union de l'homme avec son Dieu, il a satisfait pour la première fois le désir intense qui fait le fond même de la nature humaine. Il a montré la possibilité de cette union parfaite, si longtemps rêvée ; ceux qui réaliseront à leur tour la vie qu'il a réalisée jouiront du même privilège. Voilà comment il se fait que la religion chrétienne est la religion supérieure et définitive, que nul génie ne dépassera jamais, et dont l'humanité ne pourra que chercher la réalisation toujours plus absolue.

Il nous est possible d'entrevoir maintenant le résultat de nos recherches. Si l'essence de la religion en général c'est l'union avec Dieu, si l'essence des religions diverses c'est l'union avec la divinité telle que leurs fondateurs l'avaient pratiquée et comprise, l'essence du christianisme sera l'union avec Dieu telle que Jésus l'a réalisée ; cette vie d'union intime, d'unité complète, qui s'est déployée en Christ pour la première fois dans les annales humaines, ce moment sublime où le contact s'est opéré, éblouissant comme l'éclair, entre le ciel et la terre, cette heure poignante et inoubliable où l'homme altéré de Dieu a fini par saisir avec un frémissement de bonheur la main que lui tendait le Père, tel fut le point de départ du magnifique développement religieux qui a bouleversé le monde et fait surgir la civilisation occidentale. De ce point de contact une lumière avait jailli, un appel vibrant avait retenti dans le monde ; toute une fraction de l'humanité l'avait entendu, et quittant les sentiers étranges ou corrompus par lesquels elle essayait vainement de monter à son Dieu, elle s'était élancée sur les traces du Christ, elle s'était efforcée de réaliser sa vie d'union complète avec le Père ; et les tentatives dès lors se sont multipliées et ont formé le fond même de l'évolution chrétienne.

Ici nous touchons enfin au principe de l'histoire du christianisme, que nous définirons *l'effort constant de l'être humain pour s'unir à Dieu par Jésus-Christ*. Tel est le moteur humain de cette évolution dont la volonté divine est le moteur su-

prême. Tel est le principe des diversités historiques en face du principe de leur unité. Comme nous le disions plus haut, ce sont bien deux forces, deux volontés qui vont à la rencontre l'une de l'autre. Naturellement, du côté humain, cette recherche participera aux infirmités de notre nature. Elle s'accomplira pendant dix-neuf siècles au milieu de tâtonnements qui donneront naissance aux formes religieuses les plus variées ; selon la conception que les chrétiens se feront de leur Dieu et de leur Sauveur, la façon dont ils chercheront à s'unir à ce Dieu par ce Sauveur sera différente ; l'un mettra en œuvre son cœur, l'autre son intelligence, un troisième ses actes et sa vie. Suivant les circonstances et les milieux il en résultera des conceptions liturgiques, ecclésiastiques ou dogmatiques bien différentes, et chaque période rejettéra les formes élaborées par sa devancière pour en chercher une meilleure. Aujourd'hui encore, la forme absolue n'est pas trouvée ; aujourd'hui encore ce désir, jamais satisfait, essaie de diriger son effort dans une direction nouvelle. Ne nous en plaignons pas ; bénissons au contraire ces tentatives réitérées vers des conceptions plus parfaites. Elles prouvent que la vie existe encore, elles prouvent que l'impulsion bénie qui a servi de point de départ à l'évolution historique du christianisme n'est pas près de disparaître, et que l'avenir nous réserve encore un épanouissement immense du principe chrétien.

* * *

Messieurs, nous avons terminé. Notre tâche nous apparaît claire et nette. Il s'agira au cours de cette année, et avec le petit nombre d'heures dont nous pourrons disposer, de parcourir dans leurs grandes lignes ces différentes tentatives faites par les hommes pour entrer en relation avec leur Dieu par l'intermédiaire du Christ. Les essais en ont été innombrables, ils ont donné lieu à l'éclosion de manifestations multiples, qu'il faudra classer, et dont nous chercherons surtout l'enchaînement. J'ai dit plus haut le but pratique que je voudrais poursuivre par cette étude ; permettez-moi d'en

ajouter un plus noble et plus élevé. Nous ne voulons pas faire ici de l'art pour l'art. Nous n'y ferons pas davantage de l'histoire une arme polémique. Nous nous souviendrons que toute activité humaine doit avoir pour but supérieur le développement plus complet de la vie. Ceux qui critiquent les paresseux en les accusant de vivre pour vivre, leur font en réalité un éloge qu'ils ne méritent pas. Le but de la vie, c'est la vie ; vivre pour vivre davantage et répandre plus de vie autour de soi, voilà le véritable idéal à poursuivre, dans les actes les plus petits comme dans les plus importants. Tel est le résultat auquel nous voudrions tendre à notre tour. Et comme nous ne pouvons puiser qu'en Dieu cette vie dont il est la source, il s'agira pour nous de voir comment les générations chrétiennes ont cherché leur communion avec Dieu : il s'agira d'examiner dans quelle mesure elles y ont réussi ; il s'agira de juger les chemins employés pour aller au Père en passant par le Sauveur, et sans prétendre encore découvrir la formule définitive, éternelle, et parfaite, il s'agira simplement de chercher pour nos âmes de chrétiens du vingtième siècle le chemin le plus facile et le plus sûr. Et si au milieu du dédale inextricable de ceux que tant de générations de fidèles ont essayé de suivre, nous parvenons à découvrir le sentier qui nous permettra d'aller au Père, nous aurons retiré de ces études le fruit le plus précieux qu'il nous soit possible d'en recueillir. Y réussir sera notre seule ambition. Que Dieu nous éclaire de sa lumière. J'ai dit.
